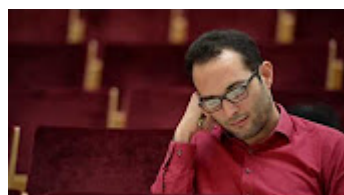


Compte-rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 23 février 2018. Attahir. Prokofiev. Dvorak. Andreï Korobeïnikov, piano. Orchestre National du Capitole de Toulouse. Andris Poga



Compte-rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 23 février 2018. Attahir. Prokofiev. Dvorak. Andreï Korobeïnikov, piano. Orchestre National du Capitole de Toulouse. Andris Poga. En ouverture de concert, la belle oeuvre de Benjamin Attahir, « Sawti'l Zaman » (portrait ci contre), a trouvé un public attentif et ravi. Cette œuvre symphonique complexe et exigeante est d'une très grande variété thématique. Le refus du développement et de la variation provoque une impression de grande richesse voire de gaspillage tant les thèmes passent et disparaissent sans retour. La variété infinie des inspirations avec des timbres rares ou très habituels, est habilement répartie sur toute la pièce symphonique. Il y a toutefois une sorte de continuité stylistique comme un fil rouge. Il s'agit de quelque chose d'assez peu explicable mais qui pour moi évoque une certaine transparence de texture, une lumière particulière, propre à la musique française du début du XX ème siècle ; également un travail sur le rythme et la danse qui fait penser à la musique française des XVII et XVIII ème siècles. Le titre lui-même fait référence à la musique transméditerranéenne si chère à

l'exotisme de Camille Saint-Saëns ou de Ravel. Il y a donc un vrai travail de remémoration et d'hommage caché à plusieurs pans de la musique française d'avantage encore qu'au seul Pierre Boulez. Voici donc une très belle œuvre qui pourrait parfois paraître trop riche tant elle contient de moments inspirés.

L'interprétation par les musiciens de l'Orchestre du Capitole met en lumière leur virtuosité comme leur habitude des éléments français que j'évoquais plus haut. **Andris Poga** très concentré a une battue efficace qui permet une belle compréhension des motifs si variés en leurs couleurs si somptueuses. Cette œuvre contemporaine semble particulièrement bien comprise et accueillie par le public toulousain comme lors de la création à Lausanne.

Le Deuxième Concerto pour piano de Prokofiev est rarement donné, tant il est difficile sur tous les plans. Il demande un pianiste virtuose capable de couleurs et de nuances très appuyées et malgré sa complexité



rythmique, d'oser des moments de rubato audacieux. **Andrei Korobeinikov est cet artiste exceptionnel exigé par une telle partition.** Il y ajoute une fièvre particulière, conservée jusqu'aux dernières notes, qui est proprement fascinante. Nous avons la certitude d'entendre toutes les richesses de l'œuvre et les qualités d'Andrei Korobeinikov sont évidemment pianistiques ; elles sont surtout celles d'un fin musicien. Les couleurs foisonnent et les nuances sont d'une subtilité rare. Il ose des moments d'infime rubato d'une incroyable délicatesse. Ce musicien exceptionnel a offert un Prélude de Scriabine en bis qui a laissé le public pantois. Les musiciens de l'orchestre du Capitole relèvent le défi de la virtuosité avec panache tout particulièrement dans le deuxième mouvement : Scherzo vivace. Les moments de tendresse sont de véritables

moments de bonheur.

Dans sa direction, Andris Poga n'arrive pas à établir solidement l'équilibre qui aurait permis d'entendre le pianiste lors des fortissimi de l'orchestre. S'il tient parfaitement la battue, ce qui n'est pas rien, il ne rend pas le phrasé subtil de Prokofiev et rate la grande montée de la fin du premier mouvement. Le troisième mouvement est un peu mécanique face à la souplesse du déhanché du pianiste. Andris Poga n'est pas répondu aux subtilités qu'Andrei Korobeinikov propose dans ses nuances et ses fulgurances remarquables.

La dernière partie de concert comprenait **la Huitième Symphonie de Dvorak**. Partition un peu pompier et très extravertie. Un dosage particulier avec de l'humour en offre toutes les saveurs. Ce n'est pas le parti choisi par **Andris Poga**. Le chef ici semble diriger à la lettre laissant les cuivres s'en donner à cœur joie sans chercher à construire un équilibre avec la délicatesse des bois ou la profondeur des cordes, - quels violoncelles ! Les nuances ont été globalement au cran supérieur saturant un peu l'air. La symphonie passe sans émouvoir ou intéresser vraiment ; seules les qualités des instrumentistes de l'orchestre nous comblent. Ce concert restera dans les mémoires pour le jeu admirable du jeune Andrei Korobeinikov. Ce pianiste russe trentenaire est une découverte remarquable pour le public toulousain.

Compte-rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 23 février 2018. Benjamin Attahir (né en 1989) : Sawti'l Zaman, à la mémoire de Pierre Boulez pour orchestre. Sergueï Prokofiev (1891-1953) : Concerto pour piano et orchestre n°2 en sol mineur op.16. Antonin Dvorak (1841-1904) : Symphonie n° 8 en sol majeur, op.88. Andrei Korobeinikov, piano. Orchestre

Compte-rendu, concert. Toulouse, le 15 février 2018. Beethoven. Dvorak. Josef Špaček. Orch Capitole de Toulouse / Søndergård.



Compte-rendu, concert. Toulouse, le 15 février 2018. Beethoven. Dvorak. Josef Špaček. Orch Capitole de Toulouse / Søndergård. Dès les premiers accords de l'extraordinaire ouverture d'Egmond de Beethoven l'émotion domine le concert.

Thomas Søndergård est un jeune chef danois à la direction d'une grande clarté et d'une suprême élégance. Il est bien connu de l'orchestre et du public toulousain. Chaque venue est un grand moment. L'ouverture d'Egmond a valu à Beethoven les compliments de Goethe que l'on connaît plus rétif à la mise en musique de ses poèmes ou de ses pièces. Il est vrai qu'il souffle un vent romantique enfiévré, une ode à l'amour d'une grande tendresse. L'orchestre a su offrir au chef tout ce que sa superbe direction lui demandait et le résultat est un souffle puissant qui laisse le public haletant. Que voilà une très belle entrée en matière.

Concert solaire à Toulouse

L'arrivée en scène du violoniste **Josef Špaček** apporte la même allure élégante et dès les premières doubles cordes, nous savons que cet interprète sera fascinant. Si l'entrée de l'orchestre a été un peu trop forte et l'équilibre a mis quelques temps à se construire, l'interprétation de ce concerto trop rarement donné a été magnifique. L'entente et surtout la qualité d'écoute ont été magnifiques entre tous les musiciens, le soliste et le chef. La clarté de la direction a rencontré la simplicité et l'évidence du jeu du soliste. La sonorité de Josef Špaček est très agréable, souple, nuancée. Il ne semble pas craindre les nombreux traits redoutables et trouve toujours des phrasés amples. La musicalité est intense et la danse est retrouvée dans la souplesse de son jeu. Le final est un vrai moment ensoleillé en un tempo rapide et des danses populaires d'un grand enthousiasme. L'orchestre a été royal de présence et d'attention aux propositions du soliste. Le public a été convaincu par une interprétation si aboutie face à la qualité de ce concerto trop mal aimé.

Pour finir sur un enthousiasme quasi délirant, nous pouvions compter sur l'entente entre le chef et l'orchestre dans une oeuvre très aimée du public. La quatrième symphonie de Beethoven est moins dramatique que la Cinquième, moins inventive également que la troisième mais l'équilibre qui caractérise sa composition assez classique, est un enchantement. Thomas Søndergård est maître dans la construction comme l'organisation du moindre plan. Tout s'articule à merveille, les tempi sont parfaits et le naturel semble laisser faire les choses toutes seules. L'orchestre du Capitole est tout à son aise et chacun, solistes tout particulièrement, est brillant. Si l'élégance et la beauté sont des qualités évidentes du chef danois, c'est son sourire qui illumine son interprétation.

Thomas Søndergård développe une coopération enthousiasmante avec l'Orchestre du Capitole, le violoniste Josef Špaček est un artiste admirable qui a su être au diapason de cette entente, ils nous ont offert un beau concert et la prise de conscience de la valeur du concerto de violon de Dvorak.

Compte rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 15 février 2018. Ludwig van Beethoven (1770-1827) : Ouverture d'Egmont op.84 ; Symphonie n°4 en si bémol majeur op.60 ; Antonin Dvorak (1841-1904) : Concerto pour violon et orchestre en la mineur op.53 ; Josef Špaček, violon ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Thomas Søndergård, direction. Illustration : © A Buchanan

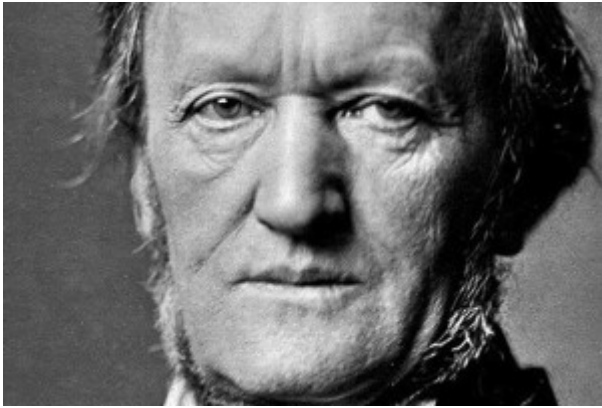
Compte-rendu Opera. Toulouse, Capitole, le 30 janvier 2018. WAGNER: La Walkyrie. Nicolas Joel. Claus Peter Flor.

Compte-rendu Opera. Toulouse, Capitole, le 30 janvier 2018. WAGNER: La Walkyrie. Nicolas Joel. Claus Peter Flor. Retrouver les meilleures productions de l'ère **Nicolas Joel** permet de constater l'excellence des choix du directeur d'opéras et metteur en scène de grand talent. Il y a presque 20 ans, cette Walkyrie avait fait grand bruit et s'intégrait dans une Tétralogie montée sur plusieurs années avec grand succès. La Walkyrie est pour moi le joyau de la Tétralogie wagnérienne et cette production peut-être la plus belle de Nicolas



Joel. Ce soir, elle est admirablement réalisée, avec d'infimes modifications, par **Sandra Pocceschi**. Son travail semble avoir accentué le jeu théâtral et fouillé les relations entre les personnages. L'engagement scénique des chanteurs, qui ont chacun une partition écrasante, est remarquable. La production n'a pas pris une ride. Le respect devant l'ouvrage est louable, la beauté des décors pré-industriels d'Ezio Frigerio, la somptuosité des costumes de Franca Squarciapino et la vie insufflée par les lumières de Vinicio Cheli permettent un régal constant aussi pour les yeux. Les surtitres sont très bien coordonnés. La diction des chanteurs, y compris les non germaniques, permet de suivre chaque moment du drame wagnérien. Le théâtre se porte donc bien dans cette production et l'action est limpide sans surcharges inutiles. Crédit : Anna SMIRNOVA en Walkyrie (« du siècle ») © D. Herrero / Capitole de Toulouse 2018.

La résurrection du chant Wagnérien passe par le Capitole



L'orchestre dirigé avec passion par **Claus Peter Flor**, lequel chante avec chaque chanteur, épouse la prosodie si particulière et apporte beaucoup de lumière à la partition fleuve, dans un continuum sonore parfait. Ce qu'il réussit le

plus admirablement, c'est la fluidité du chant orchestral dans les moments chambristes, si nombreux, et les solos somptueux de l'orchestre du Capitole, que ce soit les vents, les cuivres, les violoncelles. Chacun trouve sous sa direction, une liberté expressive totale. Les nuances sont très creusées avec des fortissimi à faire trembler les murs mais sans jamais couvrir les chanteurs. Les moments symphoniques attendus sont efficaces. Mais le travail avec les chanteurs et les musiciens est tout à fait envoûtant dans les longs monologues et les duos qui deviennent de grands moments de pure poésie.



LA BRÜNNHILDE DU SIECLE... C'est ce qui va naturellement nous amener à décrire les extraordinaires chanteurs réunis au Capitole. Tout de go nous dirons combien le rang international de cette distribution pourra enorgueillir les maisons d'opéra les plus exigeantes de la planète. Le niveau superlatif de chacun est couronné, – je pèse mes mots, par la découverte de la Brünnhilde de ce siècle : **Anna Smirnova**, un nom à vénérer pour ce rôle de déesse qu'elle assume comme personne. Certes les conditions

acoustiques sont au Capitole superlatives. Cet auguste théâtre permet aux voix de planer jusqu'au paradis sans efforts ; la vaste fosse d'orchestre est partiellement couverte et la direction de Claus Peter Flor est particulièrement respectueuse. Mais qui n'a pas encore entendu la Smirnova ne sait combien cette artiste est rare. Le tempérament scénique est fort et son attitude garçonne convient parfaitement à sa Brünnhilde guerrière, un rien fanfaronne qui lance son cri avec joie et sans angoisse ! Quelle entrée en scène !!!

Le jeu scénique la voit évoluer vers plus d'humanité et de compassions mais ne doutons pas que ce qui représente une prise de rôle va avec le temps s'affiner vers une humanité plus tendre pour le final. Même si une évolution a lieu, elle méritera d'être approfondie. Car la puissance vocale est si extraordinaire, son indestructibilité semble si certaine qu'une certaine froideur persiste. La voix de mezzo authentique s'est enrichie d'une quinte aiguë splendide, avec des contre-ut dardés et maîtrisés d'une grande beauté. L'homogénéité de la voix sur toute la tessiture au troisième acte laisse pantois. Une coulée d'or rouge la parcourt du grave à l'aigu avec un cœur de diamant. L'effet produit est indescriptible... sorte de mélange d'Astrid Varnay, de Birgit Nilsson et d'Inge Bork. Dans le medium et le grave les

harmoniques irisent en couleurs mordorées et le soleil de l'aigu éclaire la ligne de chant avec un éclat qui peut être aveuglant. Le souffle infini est le tapis confortable sur lequel repose toute la puissance vocale et expressive. La Smirnova nous offre un moment de beau chant wagnérien des plus rares.

Le duo final avec Wotan nous met à genoux. Le baryton polonais **Tomasz Konieczny** est lui aussi admirable et l'apothéose finale est vraiment le point d'acmé de l'ouvrage. La voix du baryton est capable des nuances les plus extrêmes avec une puissance de Titan comme des murmures brisés. Il dit son texte avec une infinie poésie, même ses longs monologues sont passionnants par la vie qu'il y met, associant admirablement mots et ligne de chant : couleurs infinies du chant comme des mots, le tout dans une maîtrise vocale de chaque instant jusque dans les quasi-murmures de la confidence ou de l'abattement. **Tomasz Konieczny** est un grand Wotan, poète de la mélancolie du pouvoir enfui.

Son épouse la divine Fricka est incarnée par la très élégante mezzo **Elena Zhidkova**, belle voix et belle actrice dans sa théâtralité outrée et sa robe d'or. La voix est corsée et sonore sur toute la tessiture mais les nuances sont un peu rares face à un Wotan si subtil chanteur-diseur. Toutefois en guerrière, elle gagne le match haut la main, son époux infidèle vaincu, terrassé, prend d'un coup, tous les ans perdus à la tromper en parcourant le monde.

Les huit filles de Wotan, les walkyries ont ce soir des voix puissantes et bien accordées. Leurs ensembles sonnent admirablement avec de beaux moments de musicalité. Il convient de citer toutes ces voix admirables de présence : Marie-Laure Garnier en Gerhilde, Oksana Sekerina en Ortlinde, Pilar Vázquez en Waltraute, Daryl Freedman en Schwertleite, Sonja Mühleck en Helmwig, Szilvia Vörös en Siegrune et Karin Lovelius en Grimgerde et Ekaterina Egorova en Rossweisse.

Pour certains, La Walkyrie débute par un premier acte si

parfait que dans certains concerts il est donné seul. Le début par cet orage spectaculaire, la rencontre des futurs amants, le conflit larvé avec le mari. Tout le trio de marivaudage argué par Fricka, est sublimé par une action resserrée et une partition qui semble s'inventer au fur et à mesure. Le trio ce soir est fabuleux. Le ténor Michael König est le parfait Heldentenor attendu. Port altier, diction limpide il souffre avec noblesse, s'élève sous le regard de Sieglinde et naît à l'héroïsme avec une évidence qui subjugué. La voix sombre est lumineuse dans l'aiguë avec des appels « Walse » tout à fait spectaculaires. Son magnifique duo avec Brünnhilde a une grande noblesse dans une émotion incroyable. L'amour naissant pour Sieglinde lui permet de se réaliser et le porte. Vocalement l'entente entre les deux amants fonctionne à merveille.

Le mari violent et obtus, Hundig a la voix sépulcrale de **Dimitry Ivashchenko**. Solidité, couleur homogène et puissance sont des atouts de poids dans un rôle court et déterminant. La femme convoitée, Sieglinde, est la merveilleuse actrice chanteuse **Daniela Sindram**. Actrice expressive mais également cantatrice sublime. Elle aborde Sieglinde avec l'habitude des plus grands rôles de mezzo. Le medium est élégamment timbré, le grave sonore sans poitrinage. Mais la beauté liquide des harmonies dans l'aigu est une incroyable découverte. Elle arrive à maîtriser sans jamais pousser les longues lignes couronnées par des aigus avec un art du chant parfait. Au dernier acte, son cri de désespoir donne le frisson mais c'est son appel à la vie et sa reconnaissance à Brünnhilde qui, avec une voix d'une beauté lumineuse porte l'émotion à son comble. Je suis certain qu'à la dernière représentation l'émotion si puissante de Sindram gagnera Smirnova, tant ce moment de théâtre vocal est fort.

Nicola Joel peut être fier d'avoir légué à la ville rose une production si vraie et si belle du chef d'œuvre de Wagner. Cette reprise est une apothéose et la distribution est si parfaite qu'elle annonce un âge d'or. La découverte d'une

vraie Brünnhilde n'est pas si fréquente. Pour ces prochaines prises de rôle Smirnova va interpréter Lady Macbeth et Turandot. Attention : probables merveilles ! A suivre désormais sur classiquenews.

Compte rendu Opéra. Toulouse. Théâtre du capitole, le 30 janvier 2018. Richard Wagner (1813-1883) : La Walkyrie, Première journée du Festival scénique en trois actes. Livret du compositeur. Création le 26 juin 1870 à Munich (Théâtre national de la Cour). Nicolas Joel : mise en scène ; Sandra Pocceschi : réalisation de la mise en scène ; Ezio Frigerio : décors ; Franca Squarciapino : costumes ; Vinicio Cheli : lumières. Avec : Anna Smirnova, Brünnhilde ; Michael König, Siegmund ; Tomasz Konieczny, Wotan ; Daniela Sindram, Sieglinde ; Elena Zhidkova, Fricka ; Dimitry Ivashchenko, Hunding ; Marie-Laure Garnier, Gerhilde ; Oksana Sekerina, Ortlinde ; Pilar Vázquez, Waltraute ; Daryl Freedman , Schwertleite ; Sonja Mühleck, Helmwig ; Szilvia Vörös, Siegrune ; Karin Lovelius, Grimgerde ; Ekaterina Egorova, Rossweisse ; Orchestre National du Capitole ; Claus Peter Flor, direction musicale. Illustration : La Walkyrie © D. Herrero 2018



**Compte rendu, concert.
Toulouse, le 12 janvier 2018.**

Bruch. Chostakovitch, Lozakovitch/Orch Nat du Capitole, Sokhiev.

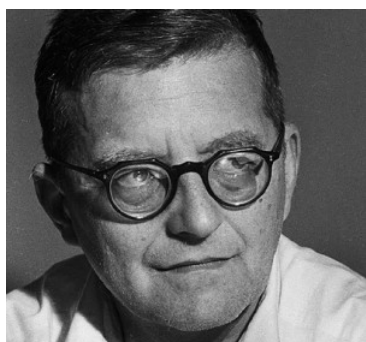


Compte rendu concert. Toulouse.
Halle-Aux-Grains, le 12 janvier
2018. Bruch. Chostakovitch Daniel
Lozakovitch, violon. Orchestre
National du Capitole de Toulouse.
Tugan Sokhiev, direction. Il est
des concerts qui semblent
inoubliables tant ils ont été

exceptionnels. Celui ci restera dans ma mémoire. **Daniel Lozakovitch** âgé de 16 ans est un violoniste qui marque l'auditeur par une présence attachante et un jeu d'une musicalité rare. La jeunesse alliée à ce sérieux, cette concentration et ce plaisir à jouer est rare. En gilet, manches blanches élégantes, le jeune homme semble s'envoler avec son archet et son violon lorsqu'il débute le **Concerto de Bruch**. L'œuvre si belle et si aimée, au point que Bruch en aura été assombri, lui préférant d'autres œuvres de sa composition, a été ce soir jouée admirablement. Tugan Sokhiev a constamment veillé à créer un parfait équilibre entre les musiciens et le soliste. L'écoute parfaite entre tous les musiciens a porté une interprétation à la subtile musicalité. Daniel Lozakovitch a un son d'un moelleux incroyable et sait colorer ses phrases à l'envie. Les nuances sont toujours très subtilement amenées avec des son piano flottants, semblant ... célestes. La virtuosité semble l'expression de la simplicité sans jamais aucun effet extérieur. Le beau Concerto passe comme un véritablement enchantement. La jeunesse et la beauté rassemblées pour le plus bel hymne à la musique et à la vie envisageable. Le succès est total les instrumentistes également sous le charme du soliste l'applaudissent. En bis,

le jeune prodige de musicalité offre une Sarabande de la Partita pour violon seul n°2 en ré mineur de Bach. La délicatesse du phrasé, la subtilité des couleurs, la noblesse du pas dansant, tout est trésor de musicalité épanouie. Voilà un jeune musicien que l'on suivrait au bout du monde tant sa joie irradie.

D'aucun auront pu penser que la soirée après tant de (belle) musique pourrait s'arrêter là. La suite du concert a encore monté d'un niveau en puissance expressive et émotion musicale.



4è de CHOSTA. Tugan Sokhiev pourrait se lancer dans une intégrale des symphonies de Chostakovitch tant il est à l'aise en dirigeant ce compositeur et tant l'Orchestre du Capitole répond à toutes ses demandes. La quatrième symphonie est un véritable monument. Lors des répétitions

avant sa création, les officiels n'en ont pas voulu et il a fallu attendre près de 30 ans après la fin de sa composition pour qu'elle soit enfin jouée. Son écriture audacieuse exige presque deux orchestres symphoniques avec 8 cors, 6 clarinettes et flûtes. Et jusqu'à 9 percussionnistes.

Avec une autorité impressionnante **Tugan Sokhiev** s'est emparé de sa baguette et n'a pas laissé une seconde de répit aux musiciens comme au public. Les dimensions de cette partition sont un hommage à



Mahler comme à Bruckner. Mais la richesse de l'instrumentation est sans égale. L'humour voir la férocité dont la partition fourmille a trouvé ce soir des interprètes très inspirés. La qualité de l'invention dans les contrastes, les nuances, les couleurs, les rythmes et la richesse harmonique..., tout cela produit un effet inénarrable. Il est facile de comprendre comment la mesquinerie bureaucratique n'a pu laisser jouer une

œuvre de cette puissance et de cette perfection formelle mais surtout de cette qualité d'invention. Un compositeur avec des telles capacités et tant de puissance créatrice ne pouvait que mettre en péril un régime déjà fortement corrompu. La manière dont la direction de Tugan Sokhiev rend limpide l'architecture de cette immense partition tient du prodige qui abolit le temps. La puissance dont l'orchestre est capable n'a d'égal que la subtilité des superbes moments chambristes. Les moments solistes sont admirablement tenus par des interprètes semblant donner leur vie.

Le hautbois de **Chi Yuen Cheng** et la clarinette de **David Minetti** savent être extrêmement émouvants. Le cor de **Jacques Deleplanque** a une présence noble. Mais comment ne pas citer le basson sensationnel de **Lionel Belhacene** ? Et la flûte de **Sandrine Tilly** ? Les cordes sont incroyables de présence et la famille des cuivres au grand complet rayonne de beauté. Il faudrait citer chaque musicien tant leur engagement fait merveille. Pas une seule baisse de tension, pas un moment de faiblesse dans l'orchestre, pas une baisse d'attention dans le public.

Toute l'heure que dure la symphonie a passé comme un moment grandiose et inoubliable, sans lourdeur. Du grand art par un orchestre et un chef capables de rendre parfaitement hommage au génie enfin reconnu de Chostakovitch. Le geste final comme crucifié de Tugan Sokhiev impose le silence au public de longs instants comme pour marquer les esprits face à l'exception d'une telle interprétation d'un tel chef d'œuvre.

Quelle soirée ! Le succès a été retentissant !

Ce concert termine un véritable marathon musical. L'Orchestre du Capitole et son chef Tugan Sokhiev ont entre le 30 décembre et ce 12 janvier donné 6 concerts. Sans compter les représentations de Casse-Noisette par l'Orchestre au Théâtre du Capitole... Concert mémorable.

Compte rendu concert. Toulouse. Halle Aux Grains, le 12

janvier 2018. Max Bruch (1838-1920) : Concerto pour violon et orchestre n°1 en sol mineur op. 26. Dimitri Chostakovitch (1906-1975) : Symphonie n°4 en ut mineur op. 43. Daniel Lozakovich, violon. Orchestre National du Capitole de Toulouse. Tugan Sokhiev, direction.

Compte rendu concert. Toulouse, le 6 Janvier 2018. Beethoven. Schubert. Leonskaja, Sokhiev



□□Compte rendu concert.
TOULOUSE,Halle-aux-Grains, le 6
Janvier 2018. Beethoven.
Schubert. Leonskaja, piano.
Orchestre National du Capitole
de Toulouse. **SOKHIEV Suprématie
de la musicalité et du chant.**□□

Tugan Sokhiev et Elisabeth Leonskaja développent saison après saison une complicité artistique qui fait merveille. Le public est conquis et les medias enregistrent tant en vidéo que dans le projet d'éditer une intégrale discographique des concertos pour piano de Beethoven. Dès l'entrée, d'Elisabeth Leonskaja un frisson parcourt l'assemblée. La Halle-Aux-Grains pleine à craquer comme rarement (près de 2200 places) retient son souffle, les cameras et les micros sont présents à l'esprit de chacun et (Oh miracle !) les tousseurs se taisent ! □Après les accords du piano d'une beauté galbée, l'introduction orchestrale est magnifique. Le Beethoven de Tugan Sokhiev nous ravit à nouveau avec cette évidence de fermeté généreuse et de

simplicité. Le tempo est large, les phrasés développés avec élégance mais sans recherche de séduction. La direction à main nue du chef ossète, qui se tient au niveau du quatuor à cordes sans estrade, semble organiser une musique de chambre plus que diriger en imposant. Les mains parlent et d'elles naît la plus belle musique qui soit. Le piano de Leonskaja est ce soir particulièrement souverain avec une capacité à chanter hors du commun. Le deuxième mouvement si original avec cette plainte déchirante du piano et les réponses inflexibles de l'orchestre est le grand moment de drame attendu. Le début pianissimo par Leonskaja permet une montée progressive vers l'émotion la plus poignante. Dialogue orphique entre le chant du piano, ici pure prière, et les instruments à cordes grondant comme un Cerbère. L'enchaînement vers le Rondo joyeux final est particulièrement réussi en raison de la connexion parfaite entre le chef, la pianiste et les musiciens de l'orchestre. Cette version du sublime concerto mérite bien un enregistrement qui fera date par sa perfection formelle certes mais surtout par une musicalité partagée magnifique. □ Fêtée par un public émerveillé Elisabeth Leonskaja dont l'interprétation avait été marquée par une recherche de legato et de chant offre en bis la version piano d'un sonnet de Pétrarque mis en musique par Liszt et qui en écrivit une mélodie au lyrisme aussi large que sublime.



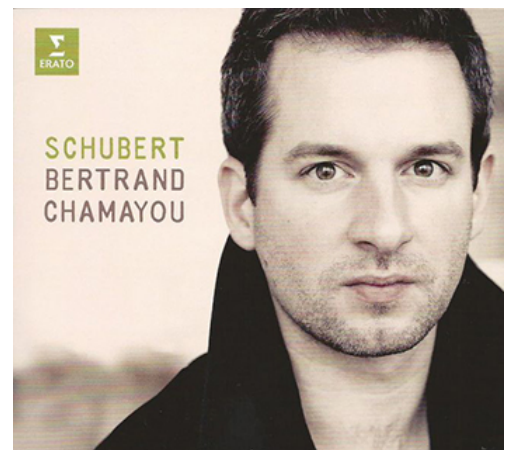
La grande Leonskaja en diva du piano nous emporte sur les ailes d'un chant souverain avec des nuances d'une subtilité sans limites. □ En deuxième partie de programme l'orchestre s'étoffe pour la dernière symphonie de Schubert. Si cette oeuvre posthume a eu beaucoup de mal à gagner le succès public, elle est reconnue comme un monument par Schumann et Mendelssohn dès ses premières auditions. Sa longueur et sa densité n'en font pas encore aujourd'hui la symphonie préférée du public. Ce soir

nous ne cacherons pas notre plaisir à cette interprétation marquée par une souplesse et une structuration claire qui permettent d'en déguster bien de richesses. L'avancée décidée dont fait preuve Tugan Sokhiev, la sérénité de son geste entraîne l'orchestre du Capitole dans un voyage grandiose et admirablement lumineux. Les zones d'ombres sont passagères et ce qui domine est cette solidité, parfois terrienne, mais toujours belle de la composition de Schubert en contrepoint de son mélancolique Voyage d'hiver. Ici la lumière, et même la joie la plus pure dans le final, s'exposent et nous entraînent. Les musiciens de l'orchestre sont tous engagés et développent des qualités d'écoute admirables. La beauté des couleurs et des nuances construit une riche palette que la direction du chef magnifie. Le chant se développe avec des cantilènes sublimes aux cors aux bois (le hautbois de Louis Seguin !) et aux cordes. Schubert en compositeur de Lieder adapte ces courtes formes de chant aux proportions gigantesques d'un orchestre large avec une science de l'écriture digne de Beethoven. Tugan Sokhiev encourage à chaque instant ses musiciens à chanter tout en tenant dans une main ferme un tempo plein d'assurance. Un grand et beau moment symphonique qui clôt ce concert marqué par une certaine idée du Bonheur.

Compte rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 6 Janvier 2018. Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Concerto pour piano et orchestre n° 4 en sol majeur Op.58. Franz Schubert (1797-1828) : Symphonie n° 9 en ut majeur « La Grande » D.944. Elisabeth Leonskaja, piano. Orchestre National du Capitole de Toulouse. Tugan Sokhiev, direction.

Compte-rendu, concert. Toulouse, le 1er décembre 2017. Mendelssohn. Mahler. Chamayou, Orchestre National du Capitole / Andris Poga

Compte-rendu, concert. Toulouse, le 1er décembre 2017. Mendelssohn. Mahler. Chamayou, Orchestre National du Capitole / Andris Poga. Les Toulousains ont la chance de pouvoir compter sur une génération de jeunes pianistes de premier plan, issus du Sud Ouest. David Fray, Adam Laloum et Bertrand Chamayou sont 3 pianistes trentenaires épanouis et célèbres dans le monde entier. **Bertrand Chamayou** ce soir a excellé à nouveau dans une virtuosité transcendante. Le charme de son jeu repose sur une aisance et une apparente facilité qui envoûte. Les doigts fusent et la musique envahit l'espace. Ce Concerto de Mendelssohn exige des moyens exceptionnels dès la première entrée du piano. L'entente avec le chef, l'écoute avec les instrumentistes, sont parfaites. Tout coule, l'andante chante, et le final caracole. Du grand art, de la bien belle musique. Bertrand Chamayou et Andris Poga ont su s'accorder avec musicalité. Et l'Orchestre du Capitole a été magnifique de précision comme d'élégance.



En bis Chamayou offre deux pièces ; d'abord le sublime chant « Sur les ailes du chant », mélodie planante de Félix Mendelssohn adaptée par Frantz Liszt, puis il a terminé sur une extraordinaire Etude en forme de Valse de Camille Saint-Saëns. Aussi virtuose que les plus folles pièces de Scriabine,

cette pièce sensationnelle et élégante a subjugué le public de la Halle-aux-Grains.

Sa Sixième Symphonie : avec ou sans Mahler ?



En deuxième partie de concert, la Sixième symphonie de Mahler était une sacrée audace. En 2013, Tugan Sokhiev avait donné une intéressante version de cette symphonie maudite. Dans le choix de la faire précéder par un concerto, il est permis de voir la marque des progrès de l'orchestre. Notre souvenir de 2013 (qu'une rediffusion sur Mezzo et Mezzo live en décembre nous permettra de raviver) en est resté assez fort pour

dire combien l'orchestre a gagné en maturité. Une endurance développée mais aussi des sonorités sublimées et une puissance encore décuplée. Les cors ont été royaux avec un Jacques Deleplanque très inspiré à leur tête. Les cuivres ont été d'une puissance éblouissante sans enflure saturée. Les bois, d'une émotion et d'une élégance incroyable avec le hautbois royal de Louis Seguin. Et François Laurent particulièrement en forme à la première flûte.

Les cordes ont gagné en présence surtout les violons quand aux contrebasses, leur entrée a été d'un effet sidérant. Une mention particulière pour les percussionnistes à la fête dans cette symphonie et pas seulement le terrible marteau. Un orchestre donc en forme subliminale. Mais les temps changent et quand on pense que cette symphonie n'est que depuis très peu de temps régulièrement donnée, il est presque incroyable de voir comment ce soir, le public l'a applaudie comme une symphonie impressionnante par sa longueur mais sans être ébranlé par la désolation qui l'habite. Car c'est là, l'étonnement qui en a saisi plus d'un. Où sont passés la sauvagerie, la dérision et le sarcasme contenus dans cette partition ? Où est la douleur de Mahler qui, sorti des

épreuves et goûtant le bonheur conjugal, familial, amical et professionnel, peut livrer les douleurs de ses combats pour en arriver là : à cette conscience de la mort en sa puissance absolue ? Car dans la lutte, toutes les forces sont engagées et c'est seulement dans le bonheur qu'une vraie introspection en mesure le prix et sait que la mort nous en privera de façon certaine. Le chef letton Andris Poga est bien sympathique ; et tout sourire, il aborde avec sérieux l'organisation de la symphonie. Il déploie les plans, organise le discours. Tout à son plaisir, il dirige le superbe orchestre dont il obtient une splendeur sonore constante. Comment fait-il pour diriger avec le sourire les trois premiers mouvements ? N'entend-t-il pas la douleur ? La terreur ? Ou la moquerie ? Ou même la mélancolie et les larmes de l'Andante ? Le mystère voire le surnaturel du final ?

Seul le dernier mouvement devient un peu dramatique et encore n'a-t-on eu que deux des trois coups de marteau. La tradition induite par la superstition de Mahler (et surtout celle de sa chère épouse) faisant gommer le troisième coup de marteau qui abat le héros n'est pas toujours respectée et il est permis de regretter la puissance du troisième coup.

Cette symphonie de la douleur de vivre, si autobiographique n'a pas ce soir été véritablement mahlérienne mais juste grandiose et belle. La beauté n'est pas la qualité première de cette symphonie, pleine de dérision et d'audace, de timbres et d'effets inouïs. L'Orchestre du Capitole a merveilleusement joué. Il attend encore le chef qui lui permettra, dépassant le plaisir hédoniste, de jouer la vraie symphonie « Tragique », composée par Mahler l'écorché vif. Ce jour-là le public sera vraiment ému et comprendra qui est Mahler.

Compte rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le premier décembre 2017. Félix Mendelssohn Bartholdy (1808-1847) : Concerto pour piano et orchestre n°1 en sol mineur Op.25 ;

Gustav Mahler (1860-1911) : Symphonie n° 6 en la mineur « Tragique » ; Bertrand Chamayou : piano ; Orchestre National du Capitole ; Direction : Andris Poga.

Compte rendu Opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 24 novembre 2017. Puccini : La Rondine. Nicolas Joël / Paolo Arrivabeni.

Compte rendu Opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 24 novembre 2017. Giacomo Puccini : La Rondine. Nicolas Joël : mise en scène. Direction : Paolo Arrivabeni. Faire de la simplicité et du banal un chef d'oeuvre. Voilà ce qui résumerait cet opéra trop peu connu. Puccini se révèle bien davantage encore dans cette partition que dans nulle autre et le personnage de Prunier, le poète, pourrait bien être sa voix. Ce personnage bien loin d'être secondaire est celui qui se promène désabusé entre rêve et réalité, celui qui permettra à Magda de quitter les vertiges de l'amour pour vivre avec cette terrible perte et non pas mourir d'amour comme tous ses autres personnages pucciniens.

La mélancolie de la partition dans le dernier acte accompagne admirablement ce chemin. Mais avant d'en arriver là que de beautés, de subtilités et de conversations mondaines en musique. A la manière du Chevalier à la Rose de Richard Strauss qu'il admirait tant, et en se souvenant des musiques modernes qui intègrent riche harmonie, rythmes complexes et subtilité de texture, Puccini compose sa plus belle et riche

partition pour l'orchestre. Ce soir au Capitole, la direction magistrale de Paolo Arrivabeni galvanise un orchestre survolté. Le panache de l'ouverture comme le grand concertato chez Bullier, la délicatesse des chants de violoncelle, la subtilité de texture et le rubato des danses entremêlées de la valse au fox-trott, tout coule et fait le délice du spectateur. Avec un tel monde créé sous leurs pas, les chanteurs sont admirablement soutenus, jamais aucun forte ne venant les couvrir. Il faut dire qu'à nouveau la distribution réunie au Capitole est un sans faute.

Et pourtant le souvenir de la distribution de 2002 et les versions enregistrées récentes nous rendent très exigeants. La Magda d'Ekaterina Bakanova est délicieuse. Scéniquement l'actrice est habile. La voix a la souplesse requise, capable de susurrer comme de chanter les larges phrases dignes de Butterfly. Le timbre très homogène se déploie sans effort sur toute la tessiture. Elle colore et nuance sa voix à l'envie. Ce rôle très exigeant lui convient admirablement et son incarnation est inoubliable. Son Ruggero bénéficie de la voix puissante de Dmytro Popov. Le medium et le grave sont étrangement barytonnant mais la quinte aiguë est lumineuse et la jeunesse du timbre luit.

**Elégance, finesse et
mélancolie. Il y a tout
Puccini dans la Rondine du
Capitole**



Prunier loin d'être donné à un ténor de caractère a la voix large et souple de Marius Brenciu. Tout au long de l'ouvrage il avance avec une élégance tant scénique que vocale dans son dédale d'aspirations revues à la baisse sous le coup de la réalité. Il est mélancolique et désabusé mais toujours d'une suprême élégance. La Lisette d'Elena Galitskaya est une composition parfaitement réussie. Ce personnage à tempérament qui n'a pas les moyens de s'exprimer et doit rester servante est aussi irritant qu'émouvant. La voix est agréable avec une pointe acidulée très en situation. Très présente dans les ensembles cette voix puissante est capable de bien davantage. Le couple avec Prunier fonctionne bien scéniquement et vocalement. N'oublions pas que Puccini leur réserve de très belles phrases et de beaux duos. C'est toute la richesse de cet opéra. Les premiers rôles n'écrasent pas les autres. Le riche protecteur désabusé a la voix large de Gezim Myshketa.

Son Rambaldo a de la classe lors du départ de Magda et l'on devine que son affection est sincère et au final assez respectueuse du tempérament de Magda ; Hironnelle qui revient toujours après ses escapades. Nous espérons qu'il saura l'accueillir après son voyage au pays de l'amour. Tous les autres rôles sont épatants, très vivants et tout en situation avec éclat vocal et présence scénique pleine d'esprit.

Les Chœurs du Capitole sont absolument superbes : vivants scéniquement et puissants vocalement. Les sensuelles lumières de Vinicio Cheli, les costumes de Franca Squarciapino et les décors d'Ezio Frigerio sont d'une beauté toujours renouvelée. Le luxe doré enferme et jamais l'horizon n'apparaît. Mais tout cette harmonie des années folles envoûte toujours autant le regard.

La mise en scène de Nicolas Joël est certainement sa plus vivante et elle suit admirablement la partition. Cette production de 2002 n'a pas pris une ride et a émerveillé le public grâce à une distribution impeccable, un orchestre et un chef au sommet ! Puccini en aurait été fier lui qui aimait tant cette partition.

Compte rendu Opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 24 novembre 2017. Giacomo Puccini (1858-1924) : La Rondine, Comédie lyrique en trois actes ; Livret de Giuseppe Adami d'après Alfred Maria Willner et Heinz Reichert ; Création le 27 mars 1917 à l'Opéra de Monte-Carlo ; Coproduction avec le

Royal Opera House – Covent Garden de Londres (2002) ; Nicolas Joël : mise en scène ; Stephen Barlow : réalisation mise en scène ; Ezio Frigerio : décors ; Franca Squarciapino : costumes ; Vinicio Cheli : lumières. Avec : Ekaterina Bakanova, Magda ; Dmytro Popov, Ruggero ; Elena Galitskaya, Lisette ; Marius Brenciu, Prunier ; Gezim Myshketa, Rambaldo ; Benjamin Mayenobe, Périchaud ; Vincent Ordonneau, Gobin ; Yuri Kissin, Crébillon ; Norma Nahoum, Ivette ; Aurélie Ligerot, Bianca ; Orchestre national du Capitole ; Chœur du Capitole, Alfonso Caiani direction ; Direction musicale : Paolo Arrivabeni. Photo : © photos P.Nin.

**Compte-rendu, critique,
concert. Toulouse, le 10
novembre 2017. Rimski-
Korsakov. Tchaïkovski. Orch
Philh de Saint-Pétersbourg.
Yuri Temirkanov, direction.**



Compte-rendu, critique, concert.
Toulouse, le 10 novembre 2017.
Rimski-Korsakov. Tchaïkovski.
Orch Philh de Saint-
Pétersbourg. Yuri Temirkanov,

direction. Concert prestigieux qui dans la ville rose a mis en lumière un orchestre et un chef russes. Yuri Temirkanov et l'Orchestre Philharmonique de Saint-Pétersbourg sont des ambassadeurs de poids. La comparaison avec notre orchestre et notre chef russo-toulousain, Tugan Sokhiev, ne pouvait que stimuler notre écoute. Ce fut très intéressant de découvrir très assagi le grand maestro Yuri Temirkanov à la tête de son orchestre Philharmonique. Il en assure la direction artistique depuis 1988.

Le programme entièrement russe a pris des allures de manifeste. Rimski-Korsakov dans les pages extraites de sa légende de La ville invisible de Kitège est un résumé des qualités dramatiques du compositeur. La variété d'humeur et la subtilité rythmique, la beauté des mélodies ont été un peu trop discrètes dans une interprétation assez monolithique. Certes la gestuelle minimaliste de **Yuri Temirkanov** n'est comparable à nulle autre et fascine au premier regard, mais si le résultat est flamboyant en terme de couleurs saturées et de nuances forte quasi permanentes, il y a dans cette direction, bien peu de subtilité.

La Grande Russie à Toulouse : avare en subtilité

Les pages de Francesca da Rimini de Tchaïkovski encore plus sombres et dramatiques n'ont pas non plus convaincu autrement que par une splendeur orchestrale extravertie presque à la manière des orchestres américains des années 80. Puissance et hédonisme sonore ne suffisent pas à mettre en valeur les splendeurs de cette partition très romantique.

La Cinquième symphonie de Tchaïkovski est un chef d'œuvre adoré du public et tout particulièrement à Toulouse depuis que

Tugan Sokhiev nous la propose régulièrement. Il a fallu attendre le dernier mouvement pour que l'orchestre Philharmonique de Saint-Pétersbourg s'envole et nous transporte. Car les mêmes qualités et les mêmes limites se sont retrouvées dans les trois premiers mouvements. Puissance et beauté sonore mais brute sans les phrasés élargis, sans la précision rythmique, la variété de couleurs et de nuances auxquelles nous sommes habitués. L'andante cantabile est certes *senza licenza* mais aussi ... sans âme. Le texte musical simplement présenté, les nuances faites naturellement par l'addition des instruments, chaque famille œuvrant à une démonstration de sa splendeur, lassent l'oreille par la prévisibilité des effets. La valse, droite dans ses bottes, ne danse pas avec les sentiments. Le final a lui été mieux construit et superbement joué par un orchestre splendide. Des cuivres puissants, des cordes solides et des bois sensibles. Ce qui peut s'apparenter à une tradition Russe est en fait aujourd'hui un peu fade à côté des propositions interprétatives intégrant des notions de recherche de couleurs et de nuances plus lumineuses et claires dans la musique de Tchaïkovski qui admirait tant Bizet. Une plus grande précision rythmique et des phrasés plus subtilement agencés mettent en valeur le drame et les émotions fortes contenues dans ce répertoire de plus en plus apprécié et compris pas le public toulousain, d'autant que ce dernier est gâté par un Orchestre du Capitole qui y excelle sous la baguette si inspirée de Tugan Sokhiev.

La Halle-aux Grains est de plus une salle qui certes sonne bien mais demande de prendre en compte une acoustique particulière. La saturation n'était pas loin, ce... dès le début du concert de ce soir. Un travail plus précis sur le son assure une meilleure musicalité. Cela fait peut être aussi partie des qualités des chefs et des orchestres invités, savoir faire avec cette acoustique si particulière.

Compte-rendu, critique, concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 10 Novembre 2017. Nicolaï Rimski-Korsakov (1844-1908) : Tableaux musicaux de la Légende de la ville invisible de Kitège ; Piotr Ilitch Tchaïkovski (1840-1893) : Francesca da Rimini, op.32 ; Symphonie n°5 en mi mineur op.64 ; Orchestre Philharmonique de Saint-Pétersbourg. Yuri Temirkanov, direction.

Compte rendu Opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 3 octobre 2017. D'Albert : Tiefland. Nouvelle production. Walter Sutcliffe, mise en scène. Claus Peter Flor, direction musicale.

Compte rendu Opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 3 octobre 2017. D'Albert : Tiefland. Nouvelle production. Walter Sutcliffe, mise en scène. Claus Peter Flor, direction musicale. Après une fin de saison enthousiasmante avec un Prophète de Meyerbeer aussi réussie que rare, encensée par le public comme la presse, voici un début de saison courageux et victorieux qui fera date. Le Tiefland d'Eugen D'Albert est un opéra que comme beaucoup je ne connaissais pas vraiment. Son existence notée par le fait qu'il figurait dans la liste des opéras que Maria Callas avait chantés à Athènes avant sa carrière internationale. Puis un vague extrait, car il n'y a

pas d'air à proprement parler ici, dans un disque de Martha Mödl. Ces deux tragédiennes de génie s'étaient donc intéressées au rôle de Marta. Depuis sa création en 1903, cet opéra est toutefois donné régulièrement dans les maisons d'opéra allemandes même si c'est de moins en moins souvent. C'est dire si l'amateur d'opéra attendait avec impatience cette résurrection.

Magistral, fulgurant Tiefland au Capitole



Et bien ! Tout est allé au delà de mes rêves même s'ils étaient vastes. La partition d'Eugen D'Albert est incroyable de richesse et de puissance. L'orchestre conduit tout le drame, chante, souffre, séduit, torture, envoûte ; il meurtrit l'âme autant qu'il porte l'espoir. Le style de la partition n'est pas post romantique, ni moderniste, il est sans complexes ni concessions capable de tout, absolument tout. La manière de E. D'Albert est inconnue et proche à la fois. Quelque chose entre un opéra qui aurait été composé par Brahms, ou une symphonie fleuve avec voie inventée par Puccini... Il faut plusieurs écoutes pour percevoir derrière la touffeur harmonique, le lyrisme des instruments de l'orchestre, pour comprendre comment les voix sont posées sur l'orchestre, enchâssées en

lui, suprêmement supérieures et précieuses, non pas en raison de la voix chantée, et fortissimo souvent, mais du texte dit. Car ce qui frappe c'est le nombre de mots, la rareté des répétitions qui font de ce livret d'opéra quelque chose d'incroyable. Sans en avoir l'air, D'Albert a peut être enfin su lier texte et musique de manière entièrement satisfaisante pour la première tragédie en musique crédible. Cette définition inattendue me paraît plus juste que l'habituel vérisme à l'allemande qui ne me satisfait pas du tout pour Tiefland. Il s'agit donc d'une partition merveilleuse et complexe mais surtout il y a dans cet opéra des personnages archétypaux d'une vérité psychologique tout à fait inhabituelle.

Les voix exigées, nous l'avons dit doivent être intelligibles sur toute la tessiture et soutenir un orchestre d'une rare puissance. Il faut donc pour les trois rôles principaux des voix de format wagnérien avec une lumière italienne pour passer l'orchestre. Le Capitole a trouvé trois artistes parfaits pour les terribles rôles. Prise de rôle dangereuse et terrible pour la soprano et le ténor. Ils ont osé car le Capitole leur a permis de larges conditions de répétitions. **Nikolai Schukoff est Pedro. Beau, jeune, vif**, il chante et joue comme un dieu. Lui qui a été un Lohengrin et un Parsifal inoubliables, il pourra devenir le Tristan de demain. Il trouve dans ce rôle archétypal une vérité totale. La voix est belle, droite et saine. Son chant est habité et puissant, porteur de belles émotions. Il darde des aigus victorieux mais surtout projette les mots avec force sur toute sa large tessiture. Le medium et le grave de la voix ont un grain des plus nobles avec des harmoniques d'une richesse incroyable. Le jeu d'acteur est rare car juste et émouvant.



La Marta de Meagan Miller arrive vocalement et scéniquement sur les sommets habités par son partenaire. Un peu moins à l'aise dans les mots que son collègue autrichien, la cantatrice américaine a une voix solaire et sonore. D'une homogénéité totale, sans vibrato et capable de nuances extrêmes. Ses fortissimi de terreur à la fin de l'opéra sont fulgurants, les piani murmurés dans les confidences sont bouleversants. Le jeu scénique est admirable, l'évolution en 24h de cette femme terrorisée et soumise jusqu'à demander la mort en une passionaria de vie et d'amour est une belle réussite. Le grand méchant Sebastiano, le maître, est pervers à souhait avec la voix et le jeu de Markus Brück qui fait une composition remarquable. Ce personnage, maître du monde, est installé dans les bas-fonds de l'âme humaine à ce niveau plus

bas que la bête qui elle ne fait pas le mal pour le plaisir. C'est faire injure au loup et trop d'honneur à ce condensé de perversité que de les apparier. Voix de baryton sonore à la diction limpide et à la puissance souveraine, **Markus Brück est idéal en Sebastiano**. La viscosité sale dont il est capable auprès de Marta qu'il prétend aimer, le mépris et la morgue qu'il jette à la figure des autres avec un jeu puissant face à la noblesse de Tommaso, sa bassesse dans le combat final avec Pedro, tout ne fait que monter la haine contre lui. Sa mort est une libération.

Les autres rôles sont parfaitement tenus avec une grande tendresse pour la voix très prometteuse de Anna Schoeck en Nuri. Le chœur est pour une fois plus vrai et agréable à voir qu'à entendre, un peu dépassé par les exigences d'écriture inhabituelles et sans le lyrisme habituel des chœurs d'opéras. **La direction de Claus Peter Flor est est à nouveau admirable**. C'est déjà lui qui avait su magnifier Meyerbeer le mal aimé dans le Prophète in loco en juin 2017. Il insuffle le style de cette musique complexe à l'orchestre qui ne se laisse toutefois pas assez conduire vers l'énergie et la souplesse qui émanent de sa direction. Sans fléchir, Claus Peter Flor tient tout le drame et le fait avancer inexorablement. L'orchestre rend hommage à la belle partition mais manque un peu d'aisance pour une fois car le style ne lui est pas familier. Il est probable qu'en jouant d'avantage cette musique, il sera encore meilleur (nous avons entendu la deuxième représentation). La mise en scène, les décors et les costumes font un tout d'une rare cohérence.

Nous avons dit combien le jeu d'acteur est plein de vérité et d'émotions. Walter Sutcliffe suit le texte avec une rare précision. Les rapports entre les personnages et avec la foule sont vrais et forts. Les costumes modernes sont beaux et intelligents. Colorés comme pour faire oublier que tous sont des morts-vivants face à la tyrannie sociale. Le premier décor quasi cinématographique situe les hauteurs dans un cadre symbolisé plus qu'idéalisé. La solitude choisie de Pedro n'est

certainement pas paradisiaque. Dans la minéralité du décor, la montagne n'est pas si avenante. Le bas fond de l'âme de Sebastiano et qu'il impose à ses proches, correspond admirablement à ce terreau glauque de minoterie avec sa cuisine crasseuse et ses chambres suggérées à l'arrière dans une pauvreté illustrant la misère sexuelle imposé à Marta.

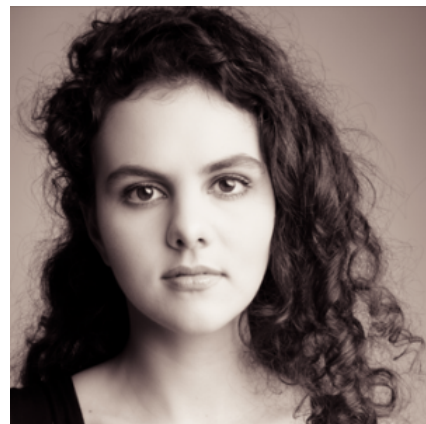
L'ensemble de la scénographie souligne combien les rapports entre l'intemporalité de certaines zones et la modernité d'autres ne vont pas d'évidence depuis toujours, aujourd'hui comme autrefois. La fable de l'agnelle, du loup et du berger est crédible. Pedro en homme de justice et de courage tue le loup qui tente de lui ravir sa brebis. Mais je l'ai dit, c'est trop d'honneur pour Sebastiano, image intemporelle des puissants qui méprisent l'humain et font de l'abaissement et de la souffrance de l'autre, leur délice. Marta fait le chemin immense de la captivité morale, sociale et sexuelle, vers la découverte du vrai amour. Celui qui choisit, désire, donne, libère et fait grandir. Sous nos yeux, elle a failli y renoncer, affolée par la pureté de l'amour de Pedro, elle lui a demandé la mort. La justesse de ces personnages et leur intemporalité sont une merveille.

Eugen D'Albert a écrit un chef d'œuvre que le Capitole a su réanimer avec respect et force. France musique a capté cette production et la diffusera dans ses soirées à l'Opéra. Un début de saison mémorable et prometteur au Capitole. Un trio de chanteurs que nous espérons revoir. En Tosca, Siegfried, Tristan ? Vite !

Compte rendu Opéra. Toulouse. Théâtre du Capitole, le 3 octobre 2017. Eugen D'Albert (1864-1932) : Tiefland, Opéra en trois actes avec prologue ; Livret de Rudolf Lothar d'après la pièce de Terra Baixa d'Àngel Guimerà ; Création le 15 novembre 1903 au Théâtre allemand de Prague ; Nouvelle production ; Walter Sutcliffe, mise en scène ; Kaspar Glarner, décors et costumes ; Bernd Purkrabek, lumières ; Avec : Nikolai Schukoff, Pedro ; Meagan Miller, Marta ; Markus Brück, Sebastiano ; Scott Wilde, Tommaso ; Orhan Yildiz, Moruccio ; Anna Schoeck, Nuri ; Paul Kaufmann, Nando ; Jolana Slavikova, Pepa ; Sofia Pavone, Antonia ; Anna Destraël, Rosalia ; Orchestre national du Capitole ; Chœur du Capitole, Alfonso Caiani direction ; Claus Peter Flor, direction musicale. Photo : © P.Nin / Capitole de Toulouse 2017

**Compte-rendu, concert. Piano
au Jacobins. Toulouse, le 26
septembre 2017. R. Schumann.
J. Brahms. F. Chopin. Danae
Dörken, piano.**

Compte-rendu, concert. Piano au Jacobins. Toulouse, le 26 septembre 2017. R. Schumann. J. Brahms. F. Chopin. **Danae Dörken**, piano. Toute souriante et heureuse de jouer aux Jacobins, la toute jeune Danae Dörken a facilement séduit le public de piano aux Jacobins. Elle est bien à l'aise dans les évocation sylvestres de Schumann. Piano souple et élégant. Les Klavierstücke de Brahms la découvre plus appliquée qu'inspirée mais toujours elle offre cette impression bien agréable que tout lui est facile. On ne peut vraiment pas reprocher à une si jeune artiste (26 ans) un léger manque de maturité. En ce qui concerne son interprétation de la sonate da Chopin, les nuances sont belles, les phrasés intéressants; les couleurs variées.



Danae Dörken, une bien aimable pianiste

Les tempi sont élégants et cette sonate avance avec facilité sans soucis techniques. Par contre le travail sur la structure, la construction sur l' ensemble par un enchaînement des mouvements cohérent pourrait être développé. Il n'est pas facile pour une jeune pianiste de s'attaquer à ces pièces si célèbres bien connues (et appréciées) sous des doigts prestigieux. Mais vraiment cette artiste mérite d'être suivie pour ce plaisir immense qui l'habite de jouer pour le public. C'est avec beaucoup de grâce qu'elle offre ses bis au public qui lui a fait un beau succès.

Compte rendu concert. Piano au Jacobins. Toulouse, Cloître des Jacobins, le 26 septembre 2017. Robert Schumann (1810-1856) : Scènes de la forêt Op.82 ; Johannes Brahms (1833-1897) ; Klavierstücke Op. 119 ; Frédéric Chopin (1810-1852) : Sonate n° 3 en si mineur Op. 58 ; Danae Dörken, piano. [Retrouvez Danae Dörken, dans le reportage vidéo du GSTAAD MENUHIN](#)

Festival & Academy réalisée par Classiquenews à l'été 2016